

Le déclin d'une crise

Autor(en): **Berset, Marcellin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 7

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041377>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Loin de votre serviteur la pensée de vouloir jeter la pierre à ceux qui ont provoqué la controverse qui vient d'avoir lieu dans des journaux fribourgeois. Mais qu'ils me permettent de leur rappeler la proposition que j'ai faite jadis à l'assemblée générale de la Société d'Education à Estavayer d'éviter autant que possible toute polémique pédagogique dans nos journaux politiques. D'abord, les polémiques n'atteignent que très imparfaitement les premiers intéressés que sont les membres du corps enseignant; secondement, si elles sont dirigées contre les méthodes en vigueur, elles sont de nature à leur porter préjudice auprès des parents et des élèves eux-mêmes qui les lisent sans être en état de se rendre compte de ce qu'elles contiennent de faux ou d'exagéré.

Nous avons une tribune où ces sortes de controverses sont à leur place, c'est le *Bulletin pédagogique*, organe de notre Société fribourgeoise d'éducation et, vraiment, je ne comprends pas que ceux qui veulent discuter de pédagogie se permettent de semblables incursions dans ce domaine sans même se préoccuper de ce qui a déjà été maintes fois discuté. Restons donc sur ce terrain de combat. Il y aura tout à gagner et pour le combat et pour les combattants.

C'est vous qui devez être les premiers pionniers du progrès dans le domaine de l'enseignement primaire parce que seuls vous êtes placés sur le terrain propice d'expérimentation, celui de la formation de notre jeunesse que vous avez acceptée pour tâche. L'organe destiné à recevoir le résultat de vos expériences est le *Bulletin pédagogique*. Il sera toujours heureux d'accueillir vos travaux.

N.-B. — La fin de cette première conférence ainsi que la deuxième conférence ont été consacrées à l'examen des objections faites actuellement contre nos livres de lecture et auxquelles le *Bulletin* vient d'accorder deux articles. Inutile de les rappeler.

F. OBERSON.

— 348 —

Le déclin d'une crise.

Il serait puéril de cacher plus longtemps le malaise qui règne dans nos écoles depuis la suppression des manuels de grammaire. La disparition des *Larousse*, *Larive et Fleury* et autres méthodes surannées servant à l'enseignement de la langue maternelle a-t-elle eu comme corollaire

la progression du français ? Une chose est certaine : c'est que cette progression, si elle existe, n'est pas en rapport avec l'intensité du travail fourni par la généralité des maîtres. Et cela est compréhensible. Nous avons entre les mains un outil dépareillé, déprécié. La logique semblait exiger son amélioration, sa mise au point. On décréta sa suppression pure et simple. Tous les manuels de grammaire furent répudiés, honnis, traqués, vrais boues émissaires chargés de tous les péchés d'Israël. Qu'arriva-t-il ? Quelques instituteurs, confondant ingénument les manuels de grammaire avec la grammaire elle-même, furent enchantés de cette évolution aussi radicale qu'insuffisamment préparée. Leurs soucis pédagogiques s'allégèrent de celui de faire de la grammaire un enseignement suivi, méthodique, complet. Si le procédé s'était généralisé nous aurions pu voir les bons Fribourgeois rebrousser à grands pas vers l'âge d'or. Car l'âge d'or, ce fut, à proprement parler, l'âge où l'on se passait des mots verbes, sujets, compléments, participes, où l'on n'avait cure des arts et des sciences : la société cheminait sans cela, sans vapeur et sans électricité, sans grèves et sans sabotages. D'autres se mirent à la recherche d'un système : de tâtonnements en hésitations, d'hésitations en méprises ils s'engagèrent dans un vrai labyrinthe sans réussir à mettre la main sur le fil d'Ariane qui les en eût tirés. Quelques maîtres, hommes de génie, réussirent toutetois, à force de travail, d'ingéniosité à doter leurs élèves d'un bagage grammatical suffisant. Combien sont-ils ceux qui, après avoir parfois laborieusement torturé des textes pour y enfermer certains exemples destinés à l'étude de certaines règles, après avoir constaté combien une leçon était vite oubliée, combien les répétitions étaient malaisées, dites-le moi, combien sont-ils ceux qui, s'ils n'ont pas craint la faillite de la méthode nouvelle, n'ont pas senti le doute effleurer leur esprit au sujet de sa valeur ? Que de fois n'ont-ils pas répété dans l'intime de leur être le fameux « Que sais-je ? » de Montaigne ?

Et pourtant pour tout pédagogue non prévenu la nouvelle méthode d'enseignement de la langue offre les apparences d'une énorme supériorité sur toutes les routines d'antan. Etudier chacune des parties du discours dans la proposition, choisir cette proposition dans le texte du livre et dans le programme annuel, prendre pour point de départ l'étude des mots qui constituent les éléments d'une proposition simple d'abord pour arriver graduellement à la formation de phrases plus développées par l'agglomération successive

et rationnelle des dix espèces de mots, mener de front l'étude de l'orthographe, de la formation de la phrase et des éléments du programme, abandonner sans retour l'ordre fantaisiste des anciens grammairiens qui commençait par l'étude du nom pour finir cinq ou six mois plus tard par celle de l'interjection, n'est-ce pas là enseigner selon le bon sens. Que nous a-t-il donc manqué pour réussir ? Deux choses à mon humble avis : un guide du maître et un manuel de grammaire pour les élèves. Non pas certes un guide et un manuel quelconques, mais deux ouvrages conçus selon l'esprit des procédés nouveaux, dans le cadre de ce que nous appelons la concentration. Avant d'aller plus loin il serait bon de s'entendre sur le sens de ce dernier mot. Le dictionnaire le définit ainsi : « Action de concentrer, de réunir sur un même point. » Or, lorsque nous menons de front l'étude de trois branches — orthographe, style et programme — l'esprit de l'enfant n'est évidemment pas concentré sur un même point. Et dans les exercices d'invention l'effort intellectuel étant partagé entre l'exemple à trouver et la règle à appliquer il en résulte non pas la concentration mais la dispersion. Certains pédagogues croient faire de la concentration en exigeant que l'effort de l'enfant porte uniquement sur la règle grammaticale qu'il s'agit d'appliquer. Dans ce but ils lui présentent des exercices soigneusement préparés d'avance. Ces exercices ne sont pas nécessairement tirés des matières du programme. Au contraire ils auront plutôt une tendance à le parachever à en combler les lacunes. Au lieu de replier l'enfant sur lui-même ces maîtres cherchent à satisfaire cette soif du nouveau, d'inconnu dont il est avide. Pour eux les exercices de grammaire, les dictées, les compositions doivent contribuer à l'étude de la civilité, de la morale, de la sociologie, de la géographie générale, de l'industrie, de l'histoire naturelle, des mœurs, des inventions, en un mot d'une foule de notions, qui ne figurent pas au programme mais dont la connaissance est utile sinon nécessaire à un cerveau moderne. Quel ennui pour l'enfant, disent-ils, de *potasser*, de ressasser plusieurs fois le jour les mêmes matières ! Est-il vraiment pédagogique de le forcer à tourner longuement dans un cercle bien déterminé, tel un cheval de cirque condamné à voleter, à faire des entre-pas dans une immuable piste circulaire alors que tout l'attire vers les grandes routes ensoleillées, vers les libres espaces. Cette seconde manière de comprendre la concentration est évidemment spécieuse car, si l'esprit y est appliqué sur un même point, par contre il y a dispersion dans l'emploi des

matières à enseigner. Et cette méthode n'est point celle qui est préconisée chez nous. Mais la nôtre, la bonne dit-on, provoque fréquemment, de son côté, la dispersion de l'effort intellectuel. Son but est de faire contribuer les branches d'un programme nettement déterminé à l'étude de la langue, et réciproquement de profiter de tous les exercices de langue pour enfoncer dans le cerveau de l'enfant les idées contenues dans le programme. Je ne sais trop laquelle de ces deux méthodes nous éloignera le plus vite de l'âge d'or ; pour le moment je donne ma préférence à la seconde. Elle doit être supérieure à la première en vertu de cette vérité profonde : il est plus aisé de faire apprendre peu que beaucoup.

Revenons au désir manifesté plus haut : celui de la création d'un guide du maître et d'un manuel de l'élève pour l'enseignement de la grammaire. Le guide fera disparaître les hésitations et les tâtonnements. Avec un manuel l'enfant apprendra à connaître la langue d'une façon plus méthodique, plus complète, plus durable. Ce manuel est indispensable pour les répétitions. Il sera constamment à la disposition de l'enfant et des parents désireux de l'aider dans ses études. Il restera l'ami complaisant et renseigné que l'on consulte à chaque instant. J'ai la conviction que la grande majorité du corps enseignant est acquise à l'idée de ce guide et de ce manuel. C'est un premier pas. Le second sera plus lesté mais aussi plus malaisé. Comment faudrait-il composer ces manuels ? Quel en sera l'esprit, le plan, l'ordonnance, la forme ? Le travail sera plus compliqué qu'il ne paraît de prime abord. L'entreprendre tout de go ce serait risquer de manœuvrer plus longtemps notre barque pédagogique à coups de gaffes. Pour éviter de faire une œuvre imparfaite, mal venue je propose d'ouvrir sur cette question une discussion générale dans le Bulletin. Que chacun exprime librement les idées suggérées soit par son expérience, soit par les données pédagogiques de l'heure présente. Cette discussion ne serait pas nécessairement une polémique. Elle pourrait être intéressante même en pratiquant le code aimable de la tolérance et de la courtoisie.

Dans le IV^{me} arrondissement A, une commission dont fait partie M. l'inspecteur F. Barbey s'est constituée au sein du corps enseignant pour étudier la question du guide du maître et du manuel de grammaire. Deux réunions officielles ont eu lieu dans lesquelles des échanges de vue intéressants se sont produits. D'autre part, M. le D^r E. Dévaud, l'éminent et sympathique professeur à l'Université, consulté sur notre projet, nous a fait savoir qu'il traitera la question de la

grammaire, l'automne prochain, durant une série de conférences. Ce ne sera qu'après avoir judicieusement réfléchi, discuté, entendu que nous pourrons entreprendre la réalisation du projet qui nous est cher. Espérons que bientôt la grammaire fribourgeoise ne sera plus un mythe ; comme un fruit substantiel et mûr à point elle tombera entre les mains des instituteurs et de leurs élèves pour le bien de ceux-ci et le soulagement de ceux-là.

Marcellin BERSET.



La bonne tenue physique

Dernièrement, j'avais l'occasion de lire quelques lignes très justes au sujet du maintien défectueux de nos enfants, question bien importante dans l'œuvre de l'éducation. Voici en deux mots, en me fiant à ma mémoire, ce qu'il était dit : Tiens-toi bien droit ! Combien de fois les mères prononcent-elles ces trois mots ! Quel ennui pour des parents de voir leur progéniture prendre une démarche fatiguée, le ventre projeté en avant, le dos rond, la tête penchée !

Tiens-toi droit ! facile à dire pour tous, impossible à exécuter pour beaucoup.

Physionomistes, arrêtez-vous dans un endroit fréquenté et contemplez l'univers en mouvement, vous verrez très peu de gens avoir une allure irréprochable. En quoi consiste la bonne tenue physique ? Dans la station debout, c'est d'avoir la tête d'aplomb sur les épaules, celles-ci larges et charnues, l'abdomen effacé, la colonne vertébrale droite avec le minimum de courbure ; celui qui réunit ces conditions aura, en plus d'une bonne attitude, une démarche légère, car il possède l'harmonie des formes qui doit lui donner la grâce dans les mouvements.

Dans bien des cas, pour obtenir cette harmonie des formes et cette grâce dans les mouvements, on a recours à certains artifices. Le tailleur fait à bon compte des épaules charnues avec du coton ; avec le produit, il diminue les courbures vertébrales, etc., etc. Et c'est ainsi que l'on supplée aux lacunes produites par le défaut d'une culture physique. Les parents, en premier lieu, doivent guider leurs enfants, contrôler leurs actions, leur donner de bons conseils ainsi que de bons exemples, en un mot, diriger leurs premiers actes dans la vie, c'est pourquoi ils leur disent : Tiens-toi